

Pierre BAYARD
Le paradoxe du menteur

Sur Laclos

Les Editions de Minuit, Collection Paradoxe, Paris, 1993

Je vous ai déjà parlé de Pierre BAYARD, à propos de « *Aurais-je été résistant ou bourreau ?* » un livre de 2013, et aussi de son livre, probablement le plus connu, concernant l'art de « *parler des livres que l'on n'a pas lus* ».

Ouvrage antérieur « *Le paradoxe du menteur* », est d'un accès plus difficile, mais est lui aussi d'un grand plaisir de lecture. Pierre BAYARD m'a (presque) réconcilié avec la psychanalyse tant sa façon de s'y référer lui restitue sa place d'aide au questionnement, de non-savoir ouvert et curieux, alors que cette vieille dame plus que centenaire est devenue, au fil des ans et des scissions, un savoir très sûr de lui, qui ne se suppose plus guère. Ici, d'ailleurs, le propos ordinaire d'une application de la psychanalyse à une œuvre est inversé, et c'est davantage le texte de Laclos, *les liaisons dangereuses*, qui est proposé pour enrichir la psychanalyse. Le roman, nous dit l'auteur de cet essai « *invite en conséquence à recourir à l'outil psychanalytique, non plus pour chercher un sens inconscient à l'œuvre, mais pour y mettre en valeur les points contradictoires – structures, formes, thèmes – où les sens opposés naîtront nécessairement selon les lecteurs-sujets, qui ne pourront les commenter qu'en s'y impliquant.* » (p 183).

Un premier paradoxe, ou plutôt une première « *énigme* » (p173), c'est l'écart entre ce livre considéré comme sulfureux, aussi dangereux que son titre le promet, et la vie de son auteur, homme fidèle et ne ressemblant en rien à aucun de ses personnages. Ceci vient questionner l'idée assez répandue du roman comme autoportrait ou comme autofiction, en tout cas nécessairement d'inspiration biographique. Le récit est alors toujours pensé comme fondé sur des expériences vécues par l'auteur. Mais peut-on vraiment renoncer à ce que l'écrit n'ait pas été, au moins, imaginé par l'écrivain ? Imaginé, donc déjà, d'une certaine manière vécu. D'autant que le lecteur contemporain baigne dans un univers où « *dire, c'est faire* », et aussi où le dire, considéré comme important, peut masquer ce qui est réalisé concrètement. Il semble même que le politiquement correct des discours l'emporte sur la malhonnêteté des actions elles-mêmes. Dire, c'est déjà faire, c'est comme avoir fait. La parole (publique) n'est plus un champ ouvert d'explorations incertaines, mais déjà action réalisée : la menace de mort est déjà crime consommé. Ainsi, semble-t-il, l'espace de liberté de penser se rétrécit-il puisqu'il n'est possible de se mouvoir dans cette dimension qu'en passant par les chemins retors de l'expression. Si celle-ci n'admet qu'un premier degré, c'est-à-dire si toute parole devient engagement et non plus réflexion, exploration, imagination, il n'y a plus de parole libre possible.

Le second c'est l'impossibilité de décider des intentions de cet auteur, qui selon les passages retenus permet des lectures tout à fait contradictoires. Roman moral ou amoral ? C'est bien le talent de l'écrivain que de nous laisser perplexes quant à la manière dont il cherche à nous influencer. Nous propose-t-il clairement une idée qu'il souhaite partager, fut-ce pour la critiquer ? Ou se contente-t-il de nous conter une histoire dont il nous faudra tirer seuls la morale, plusieurs lectures étant possibles ?

Mais peut-être faut-il relativiser ces deux « *énigmes* » en les contextualisant. Si l'on tient compte de l'origine sociale de Laclos (noblesse sans titre datant de son père fonctionnaire) et de sa frustration d'une non-carrière militaire (il n'eut aucune guerre dans laquelle s'illustrer), on comprend mieux qu'il ait cherché à faire « *un ouvrage qui sortît de la route ordinaire, qui fit grand bruit, et qui retentît encore sur la terre quand (il) aurai(t) passé.* »¹. Ce roman est aussi un pamphlet pré-révolutionnaire contre les mœurs de l'aristocratie de son temps. Ses contemporains l'avaient très bien perçu.

¹ *Mémoires du comte Alexandre de Tilly*, cité par Roger Vailland. *Laclos par lui-même*. Seuil, écrivains de toujours, Paris, 1969.